BIBLIOTHEQUE [illegible]EVREUL
S.C.D. LYON 2

L E S I D E E S P E D A G O G I Q U E S

D E

G O E T H E

T A B L E D E S M A T I E R E S

TABLES DES MATIERES

INTRODUCTION 5

CHAPITRE I Les Idées pédagogiques de Goethe et la critique allemande et française..... 28

CHAPITRE II La formation personnelle de Goethe... 51

CHAPITRE III Goethe et la pratique de la Pédagogie..98

CHAPITRE IV Les Années d'Apprentissage de Wilhelm Meister 121

CHAPITRE V Les Années de Voyage de Wilhelm Meister..163

CHAPITRE VI La Province Pédagogique 235

CHAPITRE VII L'Education des Filles 280

CHAPITRE VIII Le Climat pédagogique à la fin du XVIIIème et au début du XIXème siècle 312

CHAPITRE iX Goethe Pédagogue 358

CHAPITRE X .Originalité et Actualité des Idées pédagogiques de Goethe 440

CONCLUSION 498

BILIOGRAPHIE 506

INDEX des NOMS PROPRES 511

INDEX des MATIERES 516

TABLE des MATIERES 520

C H A P I T R E I V

LES ANNEES D'APPRENTISSAGE DE WILHELM MEISTER

DE L'ENRICHISSEMENT ESTHETIQUE DE LA PERSONNALITE A LA FORMATION DE L'HOMME SOCIALEMENT UTILE.

LES ANNEES D'APPRENTISSAGE DE WILHELM MEISTER
UN ROMAN D'EDUCATION

LA MISSION THEATRALE DE WILHELM MEISTER

Il n'est pas possible de comprendre les Années d'Apprentissage sans se pencher au préalable sur leur première rédaction : La Vocation théâtrale de Wilhelm Meister. Le manuscrit de la Theatralische Sendung, copié en Suisse par l'amie de Goethe et de Lavater Barbara Schultess ne fut retrouvé qu'en 1910, il correspond à la première version des cinq premiers livres, environ, des Années d'Apprentissage, et fut écrit par Goethe entre 1777 et 1785, la version définitive entre 1793 et 1796 soit quelques années (cinq ans) après le voyage en Italie. Ce ne serait donc pas, comme on serait tenté de le croire, pendant la période du Sturm und Drang que cette oeuvre fut rédigée, mais en début de la période classique puisqu'elle est contemporaine de la rédaction en prose d'Iphigénie en Tauride.

La vocation théâtrale étant restée inachevée, les critiques pourront éternellement s'interroger sur la solution qu'aurait adoptée Goethe : Wilhelm devait-il rester fidèle au théâtre ou aurait-il fini par découvrir que là n'était pas sa vraie vocation ?

Certains ont pensé que le titre de vocation, "Sendung", était déjà ironique et que cette vocation de Wilhelm était, dès cette époque, conçue par Goethe comme une erreur de son héros (Creiznach Tome XVII de la Jubilaümsansgahe). D'autres, par contre estiment que Wilhelm était destiné à demeurer fidèle au théâtre. Au fond rien n'interdit de penser que Goethe lui-même n'avait pas encore décidé du destin de Wilhelm, comme pour le sort de Faust lors de la rédaction du Urfaust.

S'il faut renoncer à deviner quel était le projet de Goethe lorsqu'il composait la Vocation Théâtrale de Wilhelm Meister, il n'en demeure pas moins intéressant d'examiner comment il pouvait à cette époque voir dans le théâtre un élément de formation de l'homme.

.../...

Vraisemblablement, le développement pris par le théâtre allemand entre 1750 et 1780 a joué un rôle sur la pensée de Goethe Il faut souligner d'abord l'influence de Gottsched, faisant régner l'imitation des français, puis celle de Lessing qui prend en 1767 la direction du théâtre de Hambourg, rendant compte dans la Dramaturgie de Hambourg des pièces jouées. Lessing combattait l'imitation des Français et recommandait celle des Anglais et de Shakespeare, sans oser monter lui-même une pièce de Shakespeare. Un des principaux acteurs de ce théâtre, Eckhof (mort en 1778) avait l'année de sa mort raconté à Goethe sa vie et il est possible que ce récit ait contribué à la "Vocation" de Wilhelm.Un autre acteur Schröder qui introduisit Shakespeare à Hambourg en 1777 est le modèle du comédien Serlo dans la Sendung . On joua Shakespeare à Vienne au Burgtheater puis au théâtre de Mannheim. E. Staiger (Goethe Tome I) a souligné le parallélisme existant entre les débuts de l'adolescence de Wilhelm et la crise de croissance du théâtre allemand. On est allé même jusqu'à comparer le rôle de Jarno orientant Wilhelm vers Shakespeare à celui de Lessing guidant les jeunes dramaturges allemands vers 1770.

Il ne nous appartient pas d'étudier ici les idées de Wilhelm sur le théâtre dans la Vocation théâtrale . Disons toutefois qu'elles sont plus proches de Lessing que du Sturm und Drang : Wilhelm est favorable à la règle de l'unité d'action, comme Lessing il défend l'unité de lieu dans Hamlet, comme Lessing appliquait ses principes à Shakespeare. Il admire par contre les grands classiques français : Corneille, Racine, ce qui s'explique puisque Goethe, à la même époque, se rapprochait du théâtre classique français en écrivant Iphigénie. Déjà dans la vocation théâtrale apparaît ce sens de la mesure dans la beauté, qui sera la dominante des idées de Goethe sur la formation.

Pourquoi le théâtre apparaît-il comme un moyen d'éducation, une réalisation de soi-même ? C'est qu'il est proche de la chaire du prédicateur, il enseigne la voix de la nature comme le prédicateur celle de Dieu, il agit immédiatement sur les sentiments, il communique directement le sens de l'Idéal et y fait communier les âmes. La passion de Wilhelm pour le Théâtre se confond avec son amour de l'Humanité. Mais pour agir, le théâtre a besoin d'un public formé, éduqué, un public de connaisseurs, il faut qu'une nation soutienne son théâtre car celui-ci est, dans une certaine mesure une oeuvre sociale.

Le rôle du théâtre se justifie en partie par l'état décadent de la société bourgeoise, Wilhelm y voit le moyen de fuir cette société, mais également une possibilité d'agir sur elle et de maintenir en elle le sens de l'idéal.

Mais le théâtre n'est-il pas plutôt et plus simplement une fuite devant la réalité, un dérivatif pour Wilhelm qui étouffe dans le cadre familial et bourgeois où il vit? Est-ce le vrai remède aux aspirations insatisfaites, n'est-il pas, en réalité d'essence purement artificielle! La mission de Wilhelm serait dans ce cas égoïste, or, il veut, au contraire, améliorer, convertir le public et à travers lui,la société entière. Ce but social qui apparaît dès le premier manuscrit ne cessera d'être évoqué dans les heures d'apprentissage pour devenir finalement le motif principal des Années de Voyage.

Il est étrange que Goethe ne fasse pas allusion à la théorie du théâtre "purificateur des passions". La Vocation est le dernie essai de Goethe pour assigner à la poésie son rôle dans la société. Ses oeuvres postérieures envisageront une forme de société idéale mais le poète et l'acteur en seront bannis comme le théâtre était banni de la République de Platon, et de la Province Pédagogique des Années de Voyage.

x

x x

LES ANNEES D'APPRENTISSAGE

Il semble que les Années d'Apprentissage reprennent au début la conception du "théâtre formateur" telle que nous l'avons trouvé dans la "Mission Théâtrale" de Wilhelm Meister. Mais, comme nous le verrons, l'optique devient vite entièrement différente car le théâtre ne joue plus dans cette nouvelle version qu'un rôle négatif, l'intérêt s'est déplacé; Wilhelm constate qu'il se leurre lui-même en croyant trouver dans le théâtre la réalisation de sa personnalité profonde.

.../...

Le titre même du roman Années d'Apprentissage souligne qu'il s'agit d'un roman d'éducation d'un "Bildungsroman". La personnalité du héros se formera à travers diverses expériences, par de nombreuses aventures et au contact des milieux sociaux les plus différents. Le héros acquerra lentement une certaine maîtrise de lui-même, une sagesse, assez curieusement sanctionnée par une "Lettre d'apprentissage", sorte de diplôme de maturité.

Le théâtre sera d'abord une grande illusion pédagogique. Le point de départ est l'erreur dans laquelle vit le héros qui voit dans le théâtre sa vraie vocation. Il croit y découvrir une possibilité exaltante de formation. Depuis sa jeunesse, on pourrait même dire son enfance, Wilhelm a nourri pour le théâtre une passion sans cesse grandissante. Si une belle vie est un rêve de l'enfance réalisé dans l'âge mûr, Wilhelm ne saurait être autre chose que comédien. Son père lui reprochait déjà de se rendre chaque jour au théâtre, et Wilhelm répondait à sa mère, messagère des reproches paternels : "si longue que soit l'attente devant le rideau, on sait qu'il va se lever et nous laissera voir cette diversité infini qui nous recrée, nous instruit et nous élève". Le jeune Wilhelm s'était déjà initié, enfant, au théâtre par les marionnettes, occupation que son père ne désapprouvait pas, bien qu'il affectât de faire des réserves; "pour des raisons pédagogiques fidèle à ses principes qu'il s'agissait de ne point laisser voir aux enfants, combien on les aimait sans quoi ils devenaient par trop envahissants, il fallait de même garder son sérieux à la vue de leur joie et même la leur gâter parfois si l'on voulait que leur plaisir n'outrepassât point la mesure et la modestie". Tout en narrant l'enfance et la jeunesse de Wilhelm, Goethe ne cesse de faire allusion aux idées pédagogiques de l'époque, et s'il est ému par le souvenir de sa propre enfance en décrivant les joies éprouvées par Wilhelm, il agrémente le récit de fines remarques sur la psychologie enfantine, sur la gourmandise et la curiosité des enfants, ce qui confirme l'intérêt que Goethe, comme nous l'avons vu, leur a toujours porté.

Goethe note que dans les maisons bourgeoises, dont les cuisines sont bien garnies, les enfants, comme les rats et les souris sont doués d'un flair naturel qui leur fait découvrir les friandises à dérober, ils s'en emparent donc et les savourent avec un délicieux mélange d'inquiétude, pour le larçin commis, de satis-

.../...

faction gourmande. De telles remarques sont nombreuses chez Goethe (et non seulement dans les Années d'Apprentissage) au point qu'on pourrait les réunir en un ouvrage sur Goethe et la psychologie enfantine).

Goethe ne se limite pas à découvrir les petits défauts des enfants, il note également le caractère foncièrement industrieux, l'art remarquable avec lequel ceux-ci parviennent avec peu de choses à se confectionner des jouets grossiers qu'embellit leur imagination. Il insiste tout particulièrement sur cette faculté d'imagination qui leur permet de voir un fusil dans un bâton, une épée dans une baguette, une poupée dans un chiffon. Mais ils manquent d'esprit de suite, leur humeur est versatile et les empêche de mener à bien la tâche entreprise, aussi se détournent-ils rapidement vers d'autres sources d'intérêt. Wilhelm reconnaît qu'enfant il concevait de vastes plans, des projets ambitieux, et allait même jusqu'à leur donner un début d'exécution, puis brusquement, et sans raison valable, mais parce que son intérêt se portait ailleurs, il abandonnait tout brusquement.

Suivant toujours sa passion pour le théâtre, Wilhelm monte lui-même une pièce avec des garçons de son âge et court à l'échec faute d'une suffisante préparation. Il veut porter à la scène ce qu'il a appris en histoire, mais particulièrement les scènes tragiques, conformément au goût qu'ont les enfants pour la violence.

Des leçons d'histoire, il retient surtout les assassinats, les empoisonnements et si son imagination, trahie par ses moyens limités, ne lui permet pas de construire une tragédie dans son entier, au moins s'efforce-t-il de bâtir le Cinquième Acte, l'acte "tragique" par excellence.

Au moment où commencent les Années d'Apprentissage, Wilhelm, bien qu'encore jeune, n'est déjà plus un adolescent mais un adulte. Goethe tient cependant à nous faire connaître son enfance, qu'il introduit par un artifice heureux, sans doute pour souligner combien profondément sa passion du théâtre plongeait ses racines mais également parce qu'il tenait à reprendre certains aspects de sa propre enfance avec l'émotion de l'homme d'âge mûr qui se penche sur son passé.

La "Vocation théâtrale" de Wilhelm s'affermit en même temps qu'il grandit. Toutes ses facultés s'orientent vers l'art dramatique et il ne connaissait pas, déclare-t-il, de plaisir plus vif que de lire, de composer, de jouer des pièces de théâtre. Mais Wilhelm entre en lutte avec son entourage qui, plus réaliste, l'oblige à acquérir des notions de commerce alors qu'il veut faire carrière sur les planches. C'est à la scène qu'il voulait se consacrer, d'elle qu'il voulait tenir son bonheur et son contentement. Pour Wilhelm une vocation théâtrale conduit à être à la fois et auteur dramatique et comédien. Cette double fonction le séduit.

Poussé par sa passion pour Marianne, il se croit apte d'une part à devenir un très grand acteur, et, d'autre part, à créer ce Théâtre Allemand dont tout le monde attendait la venue, ainsi que nous l'avons rappelé à propos de la Mission théâtrale . Aussi, Wilhelm devait être, en même temps qu'acteur, auteur dramatique. Il entreprend hardiment la composition de nombreuses oeuvres littéraires sans en conduire malheureusement aucune à son terme.

Mais Wilhelm se croit à tort maître de son destin. Au cours de sa formation, il ne cessera de recevoir des "mises en garde", des avertissements dont il ne tiendra pas compte au début mais qui infléchiront progressivement le cours de ses idées et le conduiront au port, un port situé à l'opposé de sa route première. Il accumule des projets de pièces théâtrales les abandonnant les uns après les autres. A son ami et futur beau frère Werner, esprit positif, pratique, commerçant né, mais assez prosaïque, qui lui reproche le manque de suite de ses idées, il répond que "terminer n'est pas l'affaire de l'écolier, il suffit qu'il s'exerce" (zu vollenden ist nicht die Sache des Schülers, es ist genug, wenn er sich übt).

Ces tentatives successives et vaines n'ont rien d'anormal, une formation ne saurait progresser d'une manière rectiligne, elle doit comporter des tâtonnements, des erreurs. Nous rencontrons déjà ici cette conception pédagogique de l'erreur fructueuse, cette méthode "des essais" chère à Goethe et sur laquelle il ne cessera de revenir au cours du roman, estimant tantôt qu'il nous faut essayer toutes nos possibilités, tantôt pensant qu'il est sage d'éviter à l'homme trop d'expériences malheureuses, source d'une perte de temps précieux, et qu'il y a lieu de le guider,

de l'avertir dès qu'il se fourvoie ; nous retrouvons ici la théorie de Rousseau, célébrant les mérites de l'expérience enrichissante, mais dans une certaine mesure "préconditionnée" pour éviter dangers et temps perdu.

Cette curieuse conception d'une sorte de téléguidage pédagogique destiné à limiter la portée et par là les dangers des erreurs commises par le disciple, apparaît à plusieurs reprises dans le roman aussi bien dans les Années d'Apprentissage que dans les Années de Voyage . Elle constitue un des fondements même de la pensée pédagogique de Goethe qui soumet la formation de l'homme aux directives plus ou moins secrètes d'une élite responsable de la société et détentrice de la vérité.

Mais il devient rapidement évident que la vocation de Wilhelm ne peut être qu'une fausse vocation, et que le théâtre, monde limité aux apparences, ne peut lui apporter la solution qu'il cherche. Aussi, en face du théâtre, Goethe présente-t-il à Wilhelm, le monde de la réalité, d'une réalité peut-être étroite, bourgeoisement mesquine, mais concrète et solide. Werner expose au héros la grandeur du commerce, les avantages qu'il procure à ceux qui s'y adonnent, l'intérêt non seulement pécuniaire mais même intellectuel que l'on éprouve à suivre la circulation des marchandises, à vivre l'activité d'une grande cité, d'un port important. Wilhelm qui n'est encore qu'en début de son "apprentissage" respecte les idées de Werner, mais ne parvient pas à les partager. Il est encore trop éloigné de toute recherche de l'utile, et ne saurait poser comme critère de choix d'une profession, qu'elle soit socialement valable. Bien loin de penser qu'il finira par adopter cette conception (sans tomber jamais dans le matérialisme dépourvu de réel idéal de son futur beau-frère), il souhaite uniquement le plein épanouissement de sa propre personnalité, célébrant un idéal voisin de celui du Sturm und Drang, et croit encore découvrir la clef de son avenir dans le théâtre. Il n'est pas mûr pour répondre à cette invitation à sortir du monde du Théâtre pour entrer dans la vie active. Il ne se sent pas encore membre d'une société, élément d'un tout au profit duquel il doit oeuvrer.

Wilhelm se fait une image idéalisée du théâtre, chargé de former le goût du public (mais non plus, comme c'était le cas dans la Sendung de lui communiquer le sens de la vie idéale). Le théâtre devra participer à l'éducation de la nation, comme toute éducation esthétique, sans place réellement privilégiée, conception qui représente déjà un changement, car dans la première rédaction la scène était comparée à la chaire où s'enseigne la parole divine. Or, il n'y a pas de théâtre sans comédiens, et il est nécessaire que Wilhelm fasse la connaissance de ce milieu, parfois fort éloigné d'aspirer à l'idéal qui pour Wilhelm doit animer tout acteur.

Chargé par son père de s'initier au commerce par un voyage d'affaires, Wilhelm rencontre un comédien professionnel du nom de Melina, qui lui dépeint la réalité du métier d'acteur, profession misérable qu'il n'aspire qu'à quitter. Mais là encore Wilhelm n'est pas mûr pour tirer de cette rencontre les conclusions voulues. De telles révélations ne le troublent pas, il en conclut seulement que leur auteur n'a pas la foi voulue pour exercer son art et en comprendre la valeur mais le bon acteur n'échappe pas lui non plus au danger de vivre constamment hors de la réalité dans le monde de l'apparence, de l'illusion.

Après Melina, comédien sans réelle vocation, Wilhelm va connaître un personnage valable : Scherlo, directeur de troupe, autodidacte, comédien qui s'est formé en grande partie lui-même, car il a fui très jeune le milieu familial où son père appliquait les principes rigides d'une pédagogie plus que rude. Goethe ne laisse pas échapper cette occasion de mentionner un aspect de la pédagogie de l'époque, tout au moins de montrer une conception de l'éducation paternelle encore plus rigoriste que celle du père de Wilhelm qui déjà croyait devoir gâcher le plaisir de ses enfants pour mieux les éduquer. Le père de Scherlo était convaincu qu'on ne pouvait éveiller et fixer l'attention de son fils qu'à coups de trique. Aussi, le battait-il régulièrement, lors de l'étude de tout nouveau rôle afin que l'enfant se montrât plus sûr et plus habile dans sa manière de jouer. Méthode pédagogique bien éloignée du libéralisme conseillé par Basedow mais qui avait parfois cours dans l'enseignement officiel de l'époque. Que l'on se souvienne des gravures représentant, en Allemagne comme en France, les salles de classes à la campagne : le maître a presque

toujours les verges à la main. Scherlo, comme Werther, à qui le fouet n'était pas épargné par ses parents, mais qui ne leur en garda pas rancune, ("Sie meinten es doch herlich gut") fuit la maison paternelle et acquit, en parcourant le monde, les principes de son art, en développant ses dons innés d'acteur.

A la différence de Melina, Scherlo possède ces dons innés indispensables. En est-il de même de Wilhelm, a-t-il des dons réels, est-ce une vocation profonde, justifiée, qui le pousse vers le théâtre ? Wilhelm continue, à tort, à en être intimement persuadé. Pourtant, il va une nouvelle fois être invité à réfléchir sur les carrières non artistiques mais "solides", et socialement utiles.

Contraint d'adresser un rapport sur les possibilités commerciales du pays qu'il traverse, il étudie la situation et les possibilités économiques de la région. Certes, il "triche", remplaçant l'observation personnelle par le pillage d'articles de revues. Malgré cela, il sent naître en lui un certain intérêt pour ces questions. Pour la première fois, il comprend qu' "il doit être agréable et utile de faire de sa personne le centre de tant d'industries et de besoin, de contribuer à reprendre la vie et l'activité jusque dans les montagnes et les forêts les plus reculées du continent... c'était la première fois que son esprit se récréait véritablement au spectacle d'une activité de cet ordre" (p.643) Mais Wilhelm est-il réellement mûr pour changer radicalement de cap, pour brûler ce qu'il a jusqu'ici adoré, pour renoncé définitivement à ce qu'il a cru être la raison de sa vie.

A la suite de ce second appel du destin, Wilhelm est certes ébranlé, il hésite un moment entre deux voies, celle de l'art, sous la forme du théâtre, celle de l'activité utile, par le commerce. Il ressent un appel intérieur vers ces deux directions opposées, et, indécis de nature, il souhaiterait qu'un évènement extérieur, indépendant de lui, lui dictât son choix, lui permettant d'échapper à la responsabilité d'une décision personnelle. Cette indécision est le défaut capital de Wilhelm, il doit être dirigé, ne saurait se conduire lui-même, Toujours prêt à s'en remettre au destin, au hasard, il aura la chance d'être pris en main par une société philanthropique qui le conduira au but. Goethe pense t-il qu'il en est ainsi de la majorité des individus ?

Malgré la naissance de cet intérêt pour l'activité commerciale, Wilhelm retombe une nouvelle fois dans son erreur et demeure persuadé que, malgré tout, ce nouveau penchant pour l'action ne peut être que superficiel et contraire à son désir profond de cultiver en lui le beau et le bon. Il a pleinement conscience de l'impossibilité où il se trouve de prendre un parti. Il souhaite lâchement qu'une action extérieure détermine son choix. Mais il rejette, malgré tout, la tentation qu'il ressent de s'intéresser à l'industrie, à la propriété, au gain, il continue à penser qu'il se doit à lui-même de développer ses dispositions propres et que celles-ci le poussent vers le beau et le bon. Il lui faut une motivation à la fois esthétique et morale et il ne conçoit pas encore qu'on puisse la trouver dans l'action, particulièrement dans une action sociale qui ferait de nous un rouage du mécanisme de la société, voire du monde et même d'un ensemble cosmique. Il reste à Wilhelm encore beaucoup de chemin à parcourir, sa conversion est encore lointaine. Aussi, lorsque plus tard Werner lui propose de s'intéresser à une vaste exploitation agricole, Wilhelm lui répond que se développer lui-même, tel qu'il est de par sa nature, est obscurément, et depuis sa jeunesse, son désir et son intention.

Cette idée de développement harmonieux est liée chez Wilhelm à une idée de promotion sociale, d'ascension sur l'échelle de la société, mais d'une Société de castes. "En fin de compte, dit-il, j'éprouve un entraînement irrésistible vers ce développement harmonique de ma nature, que ma naissance me refuse". Curieuse déclaration, expression d'un complexe certain d'infériorité du bourgeois devant le noble. Pour Wilhelm, en effet, seul le noble peut acquérir une culture, une formation à la fois générale et personnelle. Le bourgeois se forgera du mérite et tout au plus cultivera son esprit, du moins en Allemagne, et l'erreur de Wilhelm est de croire que seul le théâtre soit à même de le conduire à cette culture, à ce rayonnement social : il est persuadé que sur les planches l'homme cultivé peut faire valoir son rayonnement d'une façon tout aussi personnelle que dans les hautes classes.

Ce Jugement ne peut que nous paraître étrange, valable peut-être en Allemagne à la fin du XVIIIè bien que l'on comprenne mal en quoi le théâtre peut être qualifié pour promouvoir un bourgeois au niveau du noble. Il est difficile de ne pas se demander si ce point de vue ne traduit pas chez Goethe, non encore anobli, un complexe personnel d'infériorité à l'égard de la noblesse. Wilhelm ne fréquente au cours de ses années d'apprentissage que deux milieux sociaux : le milieu du théâtre et la noblesse. Le cercle s'élargira au cours des Années de Voyage mais là encore les situations de chefs seront réservées à des nobles, et les mariages entre les deux ordres sociaux resteront, malgré la valeur des bourgeois éduqués, des mésalliances.

Jusqu'ici, Wilhelm n'a rencontré que des gens de théâtre, plus ou moins artistes, plus ou moins intéressés et, à travers Werner, un représentant de la bourgeoisie commerçante. Il est temps qu'il entre en contact avec un monde où règne une pensée plus élevée, religieuse, mystique. Cette nouvelle expérience, hautement formatrice aura lieu, indirectement, par le truchement d'une confession qui lui est confiée pour lecture. Ces mémoires portent le titre de "Confession d'une Belle Ame". Ce n'est que beaucoup plus tard que Wilhelm aura l'occasion de rencontrer personnellement l'auteur de cette confession biographique. Si Goethe soumet Wilhelm à cette expérience c'est qu'il l'avait connue lui-même à son retour de Leipzig, et il reproduit dans ces Confessions le journal de Mlle de Klettenberg qui lui avait alors ouvert le monde du mysticisme piétiste. La "Belle Ame" suit son coeur et n'a d'autre règle car elle est au-dessus des lois, au-dessus de la Morale. Sa religion, elle-même, est au-dessus des dogmes et se résume à l'Amour. Mais un amour qui est le sentiment d'une appartenance au Cosmos. La lecture des expériences religieuses de la Belle Ame découvre à Wilhelm un monde qui lui était totalement étranger. Il semble que ce monde ne le tente pas et ne marque pas directement son évolution. Nous verrons que ce premier réflexe de rejet n'est qu'apparence. De même que le jeune Goethe s'était enrichi au contact de la pensée piétiste des Frères moraves au point que sa philosophie restera, malgré ses différentes positions, marquée par le sentiment d'une unité divine de la Création. Wilhelm, sans en prendre nettement conscience, sera orienté vers une conception idéaliste du monde qui ne sera pas en contradiction avec le besoin

d'utilité sociale mais relèvera ce dernier en lui donnant une autre dimension. Wilhelm déclarera d'ailleurs plus tard que la lecture des "Confessions de la Belle Ame" avait eu une influence profonde sur le cours de sa vie. On pourrait à ce moment de l'évolution du héros en douter. Car la Belle Ame est prédécrite comme un exemplaire admirable d'humanité, mais représentant une conception du monde "inutilisable" socialement parlant, aussi ne lui confie-t-on pas l'éducation de ses neveux et nièces.

Nous verrons qu'on n'a décelé aucune influence piétiste dans la Province Pédagogique, par contre la conception "cosmique" de la vie qui se dégage de la Confession de la Belle Ame en rattachant l'être humain au Tout de l'Univers est conforme à la "Weltanschauung" à la conception du monde de Goethe. Nous aurons à revenir sur ce concept d'unité fondamentale, sur cette conception d'une création obéissant dans tous les domaines à une même loi de développement, qu'il s'agisse des minéraux, des végétaux, des animaux et au sommet de la pyramide, de l'Homme lui-même. Cette conception métaphysique qui donne à l'Homme sa place dans l'Univers et idéalise son action sera reprise sur le plan pédagogique, soixante quinze ans plus tard par Steiner, le disciple (a) de Goethe, philosophe, pédagogue et métaphysicien.

Le Hasard-Educateur

Jusqu'ici la formation de Wilhelm ne semble suivre aucun fil conducteur. Il s'enrichit au hasard des rencontres et il est permis de se demander, si, comme Wilhelm semble un moment le souhaiter, il y a lieu de s'en remettre au hasard, pour se déterminer et choisir sa route. Son caractère assez mou, on peut même dire son absence de volonté, prédispose certes Wilhelm à s'en remettre au destin, solution de facilité qui a l'avantage de vous décharger de toute responsabilité. C'est alors qu'apparaît pour la première fois un personnage : Jarno, qui va mettre en garde le héros contre ce laisser aller. Nous n'apprendrons que plus tard qui est réellement Jarno, et que son intervention n'est pas, elle, le fait du hasard, mais le résultat d'une véritable machination, destinée à conduire Wilhelm au port.

(a) nous verrons ultérieurement que le terme de "disciple" peut être contesté.

A Wilhelm qui célèbre les mérites du hasard formateur, Jarno réplique qu'avec de tels principes, il n'y aurait pas une jeune fille qui garderait sa vertu, pas un homme qui conserverait son argent en poche car il y a assez d'occasions de perdre l'un et l'autre. Jarno veut lutter contre un individualisme égoïste. Est seul valable l'homme qui sait ce qui est profitable aux autres et à lui-même et qui travaille à borner ses caprices. Nous sommes tous responsables de nous-mêmes et de nos rapports avec autrui. A nous d'agir car chacun a son propre bonheur entre les mains, comme l'artiste la matière brute à laquelle il veut donner une forme. Mais il en est de cet art comme de tous les autres, nous n'en avons par nature que l'aptitude et il nous appartient de faire l'apprentissage de cet art et de l'exercer avec soin. (Années d'Apprentissage - Tome I - chapitre 17).

Les aptitudes innées

Goethe fait une part égale à l'inné et à l'acquis. L'inné seul ne donnerait rien sans un travail personnel de mise en valeur; quant à l'acquis, il n'est possible qu'appuyé sur les qualités innées. Il ne saurait se développer ex nihilo.

Il ressort des paroles de Jarno, que l'action d'une éducation ferme et orientée est nécessaire mais limitée car elle est conditionnée par l'existence d' "aptitudes naturelles". Un don inné est indispensable, l'éducation ne saurait le créer, mais elle le développera. "Ce qui n'est pas dans l'homme, on ne peut l'en tirer" (Was im Menschen nicht ist, kommt auch nicht aus ihm. Hermann und Dorothea Thalia"). Mais inversement les dons innés abandonnés à eux-mêmes, livrés à l'anarchie, ne produisent rien de bon. L'homme est un représentant du monde animal, qui, comme le monde végétal dont il est voisin, s'efforce d'atteindre son épanouissement par les phases successives de sa croissance jusqu'à la pleine réalisation des possibilités qui existent en lui.

Comme son prédécesseur Rousseau, Goethe se faisait une représentation élevée de l'homme, croyait à son développement infini, et, s'il déconseillait à l'être humain de prétendre s'égaler à Dieu, il le poussait à s'efforcer de se réaliser pleinement en tant qu'homme. Goethe, nous le verrons, ne cesse de comparer l'homme à une plante, et si celle-ci a besoin de soins, l'homme a besoin d'éducation pour franchir les étapes de sa métamorphose, de son développement dans le cadre du plan général de développement de la création.

x

x x

A chaque page du roman, Goethe formule des remarques pédagogiques ; aussi se dégage-t-il de cette oeuvre sinon un système cohérent d'éducation, du moins un ensemble de traits suffisamment précis pour donner un aperçu de la conception goethéenne d'une éducation idéale.

Avant tout, une éducation présuppose des dispositions innées et ne saurait obtenir de bons résultats si elle contrarie ces dispositions naturelles. Les hommes ne naissent pas égaux. On ne pourra donc obtenir de tous les mêmes possibilités d'action. Mais les aptitudes naturelles ne peuvent se développer sans méthode, au gré du hasard. Les "hasards" que rencontre Wilhelm sont "arrangés" discrètement, "truqués" comme Rousseau demandait à son précepteur de le faire pour éviter à Emile et dangers et pertes de temps. L'activité des membres directeurs de la Société de la Tour s'efforce de guider Wilhelm à son insu, et pour son bien.

Certes cette Association ne limite pas son action à la formation de Wilhelm. Son oeuvre d'éducation s'efforce de guider les hommes, de dégager des personnalités aptes à diriger la société de demain, société qui sera fort différente de l'actuelle par suite de l'évolution économique et sociale. Nous reviendrons sur cet objectif pédagogique à long terme, dont la poursuite sous-tend la totalité du roman.

L'Education de base

S'appuyant sur les qualités innées, toute formation suppose de solides connaissances de base. L'Abbé, autre membre de la Société de la Tour, fera remarquer à Wilhelm que ces connaissances sont indispensables à la formation du comédien, de l'artiste, et d'ailleurs de tout homme. Il manquerait bien des choses à l'artiste, dit-il, si une initiation précoce ne faisait d'abord de lui ce qu'il doit devenir par la suite. Nous sommes bien éloignés du jeune Stürmer und Dränger confiant en son génie, ou de l'éducation par la vie errante qui avait formé le comédien Scherlo. S'il y a nécessité d'une formation méthodique, une telle éducation exige un milieu adéquat pour réussir.

Le Rôle du Milieu

Goethe insiste donc sur le rôle du milieu. Précurseur en cela des théoriciens pédagogiques modernes, il était persuadé du rôle primordial de l'ambiance, nous dirions aujourd'hui du milieu socio-éducatif, qui entoure un enfant, sur son développement futur.

Les impressions reçues dès la première enfance laissent des traces indélébiles qu'aucune éducation ne saurait effacer complètement. Aussi, est-il nécessaire que l'homme ait grandi, dès sa naissance, dans une atmosphère de liberté bien comprise, qu'il vive dans un cadre choisi, entouré de beaux objets, de productions artistiques (ce qui fut, rappelons-le, le cas du jeune

Goethe). A cet entourage physique, s'ajoute nécessairement le milieu humain = l'enfant sera entouré d'honnêtes gens et ses précepteurs veilleront à ne lui enseigner que ce qui lui permettra ultérieurement d'acquerrir d'autres connaissances sans avoir à oublier ces premières notions, celles-ci devront être simples mais exactes. Un tel enseignement débouchera,pour Goethe, naturellement sur un comportement moral, l'enfant devenu adulte accomplira le bien avec plus de facilité et d'agrément, puisqu'il n'aura acquis aucune mauvaise habitude. L'Homme ainsi formé connaîtra une existence plus pure, plus complète et plus heureuse (ein reineres, wollkommeneres und glücklicheres Leben) que celui qui aura connu enfant et adolescent heurts et aberrations. (Widerstand und Irrtum).

Aussi, la formation d'un enfant ne saurait-elle être anarchique. A Wilhelm, qui reproche au précepteur de vouloir généralement former son élève à sa propre image et qui conseille de s'en remettre au destin (ce qu'il a personnellement fait, ou plutôt cru faire car il ignore l'action occulte de la Société de la Tour à son égard), l'Abbé réplique que le destin est un précepteur fort distingué mais bien coûteux et qu'il s'en tiendra toujours de préférence à la raison d'un maître en chair et en os. "Das Schicksal ist ein vornehmer, aber teurer Hofmeister. Ich würde mich immer lieber an die Vernunft eines menschlichen Meisters halten." (II ; 9

Goethe s'éloigne de Rousseau dans sa conception du rôle du milieu. Il veut éviter le contact de son élève avec la laideur. Celle-ci ne saurait que déformer le goût de l'enfant. Un individu que le destin a marqué pour faire un grand acteur risque de s'attacher à un genre de mauvais goût;si le hasard le conduit dans un théâtre de marionnettes, il recevra par là "une de ces impressions d'enfance que rien ne peut effacer (jugentliche Eindrücke, welche nie verlöschen. p. 122). Un autre devait-il devenir un grand peintre ? Si le hasard le fait vivre, enfant, dans des lieux sordides, des étables ou des granges, il ne pourra s'élever plus tard à la noblesse et à la pureté, car la matière impure qu'il se sera efforcé de surmonter, s'est intégrée entièrement à lui" (mit ihm aufs innigste verbunden p. 122) Rousseau au contraire, moins aristocrate,

voulant développer le courage chez son élève, n'hésite pas à confronter celui-ci à des spectacles pénibles à supporter. Nous lisons dans l'Emile (I. p. 43) "Pourquoi donc l'éducation d'un enfant ne commencerait-elle pas avant qu'il parle et qu'il entende, puisque le seul choix des objets qu'on lui prescrit est propre à le rendre timide ou courageux ? Je veux qu'on l'habitue à voir des objets nouveaux, des animaux laids, dégoûtants, bizarres, mais peu à peu, de loin, jusqu'à ce qu'il soit habitué et qu'à force de les voir ou de les voir manier à d'autres, il les manie enfin lui-même." Certes, ce développement de la maîtrise de soi, Goethe en reconnaissait la nécessité puisque jeune homme il s'efforçait de vaincre sa peur du vertige par exemple. Mais sur le plan des réflexes physiques, dans le domaine esthétique, il conseille de fuir le laid et déjà enfant il ne pouvait supporter le voisinage de camarades disgracieux.

Le Milieu moral

Quant à l'environnement moral, la position de Goethe est la même. Il insiste sur le rôle néfaste et durable que des fréquentations malsaines peuvent exercer sur la formation d'un homme. Jeune homme, il n'avait pas été particulièrement délicat dans le choix de ses amis dont certains eurent à faire avec la police de Francfort, expérience dont il avait gardé un souvenir désagréable, regrettant plus d'avoir été considéré par ces jeunes voyous comme un niais que de les avoir fréquentés.

A nouveau, il insiste sur le caractère durable, indélébile, des premières impressions de la vie. Pour lui, l'enfant qui a connu une société sans intérêt, voire malsaine, en restera marqué même si le destin lui permet de fréquenter plus tard un autre milieu tout différent. Car, et là est le danger, il conservera une certaine nostalgie (sich zurücksehnen) de cette époque troublée, mais mêlée aux joies de l'enfance.

Si Goethe et Rousseau étaient en désaccord sur l'intérêt ou le danger présenté par un environnement d'objets, d'animaux, voire de personnes inesthétiques ou vulgaires dans leur aspect physique, ils sont en harmonie dans le domaine moral pensant l'un comme l'autre que des influences douteuses, malsaines, sont radicalement à écarter. On se souvient des précautions prises pour isoler Emile, l'enfermer dans un milieu artificiel pour le préserver des mauvais contacts de la civilisation corrompue et ne l'introduire dans le monde qui est le nôtre désormais, que solidement armé pour défendre son intégrité morale. "Dans l'état où sont désormais les choses, un homme abandonné dès sa naissance à lui-même parmi les autres serait le plus défiguré de tous : les préjugés, l'autorité, la nécessité, l'example, toutes les institutions sociales, dans lesquelles nous nous trouvons submergés, étoufferaient en lui la nature et ne mettraient rien à la place (Emile I) Et Rousseau donne à la mère le conseil de "former de bonne heure une enceinte autour de l'âme de son enfant."

Goethe n'ira pas aussi loin, il ne considère pas la société comme radicalement mauvaise, corrompue et se borne à demander qu'on préserve l'enfant de fréquentations dangereuses, ce qui est un peu une évidence. Toutefois, dans la Province Pédagogique, il va plus loin et conseille d'élever les enfants entre eux, de les isoler dans une certaine mesure de la société adulte, tout en ménageant assez de contacts malgré tout, et à la différence de Rousseau,(par les foires) pour que cette éducation ne soit pas coupée du monde réel, dans lequel l'adolescent devenu adulte devra vivre.

Goethe insiste sur les facteurs qui agissent dès la plus tendre enfance sur l'être humain : la nourrice, la nurse, le père ou le tuteur, l'instituteur ou le surveillant, le milieu où se déroulent ses jeux, la vie à la campagne ou à la ville, tout conditionne le caractère de l'enfant, accélérant ou ralentissant son premier développement. Il est difficile de ne pas noter au passage le caractère aristocratique de l'éducation envisagée par Goethe. Il ne s'agit nullement de former les enfants du peuple mais ceux d'une aristocratie de caste (noblesse) ou simplement sociale (bourgeoisie).

A côté de cette phase rousseauiste et négative de l'éducation qui consiste à préserver l'enfant pour ne déformer ni son goût, ni son sens moral, l'action pédagogique positive existe. Elle s'appuiera sur les aptitudes et s'efforcera de les développer en allant dans leur propre sens. En effet, vouloir aller à contrecourant serait vain. Goethe est nettement déterministe, on pourrait même dire fataliste. En réalité, dès cette époque, il conçoit que l'homme, comme l'animal ou la plante, suit inexorablement les lois de son développement propre. L'homme peut se tourner vers toutes les directions qu'il désire, il peut entreprendre ce qu'il voudra, il reviendra toujours à la route que la nature lui a une fois pour toutes désignée (der Mensch mag sich werden, wohin er will, er mag unternehmen, was es auch sei, stets wird er auf jenen Weg wieder zurückkehren, den ihm die Natur einmal vorgezeichnet hat).

Mais développer des aptitudes implique que celles-ci soient connues, si on ne peut les prévoir, il faut les constater. Pour cela il est nécessaire de laisser d'abord l'enfant les développer, les essayer en un temps de l'éducation que les psycho-pédagogues modernes appelleraient la phase d'observation précédant la phase d'orientation. Ce problème fondamental n'a pas échappé à Goethe et la Belle Ame écrit, à propos des méthodes pédagogiques d'un ecclésiastique français présenté sous le nom de l'Abbé : "je ne pouvais d'abord discerner aucune plan dans cette éducation jusqu'au jour où mon médecin m'éclaira : mon oncle s'était laissé convaincre par l'Abbé que si l'on veut arriver à quelque chose dans l'éducation de l'homme, il s'agit de voir où le portent ses penchants et ses désirs. Il faut ensuite le mettre en mesure de satisfaire les uns et de combler les autres aussitôt que possible, afin que, s'il s'est trompé, il puisse découvrir à temps son erreur, et, s'il a trouvé ce qui lui convient, qu'il puisse s'y consacrer avec d'autant plus d'ardeur et se développer avec d'autant plus d'assiduité (tr. p.776) Les dispositions naturelles ne sauraient donc être connues a priori et l'observation seule de l'enfant ne suffirait pas si un champ d'activité ne lui était accordé ; il faut lui laisser dans une certaine mesure la bride sur le cou ; lui laisser commettre des erreurs en veillant toutefois à ce qu'elles ne soient ni trop fâcheuses par leurs conséquences,

ni trop longues, entraînant par là une irrécupérable perte de temps.

A plusieurs reprises, Goethe reviendra sur ce rôle formateur de l'erreur, rôle qu'il souligne dès le début de Faust, dans le Prologue au ciel : "L'homme commet des erreurs, tant qu'il s'efforce de progresser" (Es irrt der Mensch, so lang er strebt"), et l'épopée de Faust n'est-elle pas l'accumulation d'une longue suite d'erreurs enrichissantes qui le conduiront par élimination de multiples options, vers la solution qui est son salut! La passion de Wilhelm pour le théâtre, la haute idée qu'il se fait de la carrière de comédien et du rôle de l'acteur dans la société, sont une erreur, puisque là n'est pas sa vraie voie, mais c'est une erreur rentable, une expérience salutaire et nécessaire, qui lui permettra d'avancer dans la découverte de son véritable épanouissement; alors, seulement après, il prendra conscience de cette erreur et définitivement renoncera au théâtre.

Wilhelm étant "téléguidé" par la Société de la Tour, celle-ci ne saurait lui laisser perdre trop de temps sur une fausse route, et elle s'applique à lui donner des avertissements sous forme mystérieuse et un peu infantile pour qu'il demeure dans l'illusion d'une libre détermination. C'est ainsi qu'après une représentation particulièrement réussie au chateau du Comte où les comédiens se produisent, après un succès qui pourrait assurer à Wilhelm la réalité de sa vocation théâtrale, Jarno s'empresse de le mettre en garde sous une forme un peu sybilline qui tracasse Wilhelm pendant plusieurs jours : "C'est dommage, lui dit-il, que vous jouiez avec des noix creuses pour des noix creuses".

Après avoir reçu cet avertissement, Wilhelm devient plus objectif dans ses jugements. Jusque là passionné par le théâtre, il commence à remarquer que la brillante et aristocratique société qui l'a accueilli, se désintéresse progressivement de son théâtre, alors qu'il avait cru possible à un bourgeois de se hausser, par la scène, au niveau de la noblesse au moins sur le plan culturel et par le truchement du théâtre.

Il est forcé de constater que les comédiens qu'il plaçait si haut sont rabaissés au rang des valets lorsqu'il s'agit de présenter, après le repas, la troupe à la noblesse locale qui la paie.

Mais Hamlet a été un triomphe et l'avertissement de Jarno risque de ne pas suffire. Wilhelm peut continuer à croire en sa fausse vocation. Aussi la société secrète, toujours vigilante, intervient-elle à nouveau discrètement, lui laissant un message qui lui conseille de fuir.

A l'époque de la Vocation théâtrale, poète et acteur dramatique ne faisaient qu'un dans l'esprit de Wilhelm. Depuis, il a pris conscience qu'il ne serait ni l'un ni l'autre. Il sent, d'une part, qu'il ne deviendra jamais un véritable acteur et il a renoncé à son avenir d'auteur, comprenant qu'il n'est pas assez doué. Ayant enfin pris conscience qu'il s'est fourvoyé, il se plaindra à l'Abbé d'avoir perdu du temps en s'attardant en compagnie de la troupe de comédiens. L'expérience était nécessaire, pour purger une illusion mais elle a trop duré. Wilhelm ressent un vide démesuré et pense n'avoir rien tiré de positif de cette erreur. Mais l'Abbé, conseiller en éducation, ne croit pas à une réelle perte de temps. Pour lui, la formation d'un homme est nécessairement la résultante de multiples expériences toutes enrichissantes même si elles se soldent par un échec. Certes il est normal que l'individu en cours d'éducation n'ait pas conscience de cet enrichissement progressif. Mais tout ce qui nous advient laisse des traces, tout concourt, sans que l'on s'en doute, à la formation. Peut-être même est-il dangereux de vouloir s'en rendre compte.

Un autre personnage de la Société de la Tour, reviendra sur cette idée avant d'initier Wilhelm aux secrets de la confrérie pédagogique, s'efforçant de lui faire comprendre qu'il ne cesse d'être sur la bonne voie, même lorsqu'il s'égare. Toutes ses entreprises ont porté ou porteront des fruits même si ceux-ci ne sont pas immédiatement sensibles, car ces différentes expériences mettent le disciple en contact avec d'autres hommes, lui permettent d'agir et par là de s'éduquer. Au fond, c'est la société qui forme, et il n'est possible que dans un

.. ..

premier stade de tout tirer de soi. L'homme en entrant dans le monde, commence normalement par compter beaucoup sur lui-même, il songe à acquérir pour lui de nombreux avantages, il exerce de manière désordonnée toutes ses facultés. Mais lorsque son éducation a atteint un certain degré de développement il parvient à un second stade où il a intérêt à se plonger dans la Société, à apprendre à vivre pour les autres et par là à s'oublier lui-même dans une activité utile accomplie par devoir envers cette société. Alors seulement l'homme apprendra à se connaître réellement lui-même car c'est l'action seule qui nous confronte avec les autres et nous fait prendre la mesure réelle de notre valeur sociale.

La pédagogie telle que la conçoit Goethe s'appuiera donc sur l'erreur contrôlée. Nous apprendrons peu à peu par qui cette formation est dirigée, par une société de genre maçonnique, aristocratique à but philanthropique et pédagogique. La valeur éducative de l'erreur est grande, aussi le devoir de celui qui veut éduquer les hommes ne sera-t-il pas de les préserver de l'erreur. L'éducateur guidera l'homme qui lui est confié à travers ses tâtonnements. Mais il ira plus loin, il lui permettra, même s'il en résulte apparemment une perte de temps, d'aller jusqu'au bout de son erreur, il lui laissera en épuiser la pleine coupe (aus vollen Bechern ausschöpfen). Tel sera le cas de Faust goûtant à toutes les formes de la jouissance et du pouvoir. Le danger n'est pas d'épuiser l'erreur mais de la courtiser pour ainsi dire, de "flirter" avec elle, et par là de s'y habituer et d'y prendre goût. Cette attitude radicale n'est pas sans rappeler le "Pecca fortiter" de Luther, conseillant s'il faut pécher de le faire hardiment.

Or la plus grande des erreurs est celle qui nous conduit à nous tromper nous-même sur nos propres aptidudes, Wilhelm finit par en être conscient : la grande erreur qu'il reconnaît avoir commise et qu'il a jusqu'ici poursuivie, a consisté pour lui à chercher les conditions de son développement là où elles ne pouvaient se trouver, et de s'être imaginé pouvoir acquérir un talent pour lequel il n'avait au fond pas la moindre aptitude réelle.

Wilhelm sait maintenant que le théâtre n'est pas sa vocation, il ignore encore quelle sera sa voie mais il prend brusquement conscience qu'une tâche lui incombe avant toutes choses : s'occuper de l'éducation de son fils Félix. A partir de ce moment, nous nous trouverons en présence d'un double roman à tendance pédagogique, ou simultanément seront conduites et l'éducation du père et celle du fils. Nous verrons qu'elles seront entièrement différentes et que Wilhelm n'éduquera pas son fils comme lui-même a été éduqué. Toutefois dans les deux cas l'éducation est confiée à des spécialistes plus ou moins mystérieux (les dignitaires de la Société de la Tour pour Wilhelm, les trois directeurs de la Province Pédagogique pour Félix) détenteurs d'une mission de formation.

La prise de conscience de ses devoirs paternels marque une étape décisive dans l'évolution de Wilhelm : il semble qu'une phase de son éducation soit terminée, il ne peut plus ne s'occuper que de sa propre personne, il a un centre d'intérêt hors de lui-même, son fils. L'éducation de son fils fera de lui un homme dans la plénitude du terme, le citoyen d'une société. Certes c'est un événement d'une importance bien mineure qui fait prendre à Wilhelm conscience de ses devoirs paternels : la vue d'un cerisier chargé de fruits lui rappelle son enfance, le temps de sa jeunesse et par là les multiples devoirs d'un père de famille appelé à maintenir et à développer un patrimoine. Il a désormais un but dans la vie, travailler au bien de l'enfant sur le plan intellectuel et moral certes mais aussi dans le domaine matériel. Par là Wilhelm du personnage privé, égocentrique qu'il était, devient un citoyen.

C'est donc par le sens de la famille que commencera l'insertion de Wilhelm dans le monde social, les sentiments paternels conduisent le célibataire aux devoirs civiques. Wilhelm éprouve comme le premier de ses devoirs, celui d'éduquer son fils, ce dont il s'était jusqu'ici fort peu soucié. Aussi, se reproche-t-il sa négligence. Mais cette intention

louable va risquer de lui faire commettre une erreur : celle de se croire capable d'être éducateur, et, chose plus difficile voire impossible, éducateur de son propre enfant. Toutefois l'intention de Wilhelm est digne d'intérêt et même conforme aux conseils de Rousseau. "Un père qui engendre et nourrit des enfants ne fait en cela que le tiers de sa tâche. Il doit des hommes à son espèce, il doit à la société des hommes sociables, il doit des citoyens à l'Etat. Tout homme qui peut payer cette triple dette et ne le fait pas est coupable... Celui qui ne peut remplir ses devoirs de père n'a point le droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté, ni travaux, ni respect humain qui le dispenserait de nourrir ses enfants et de les élever lui-même. Notons toutefois un aspect contradictoire = l'Emile n'est pas écrit pour le père de famille pédagogue mais traite de l'éducation par un précepteur !

Peut-être est-ce l'idéal qu'un père élève lui-même ses enfants, mais encore faut-il qu'il en soit capable, qu'il ait lui-même et les connaissances et la formation pédagogique voulues. Or, Wilhelm, s'il se sent brusquement une vocation pédagogique, s'aperçoit rapidement de l'insuffisance de ses propres connaissances et se demande même si son fils ne l'instruit pas plus que lui ne l'instruit. Toutefois, il observe soigneusement le comportement de son enfant et, à cette occasion, Goethe accumule d'intéressantes remarques tant sur le plan de la psychologie enfantine que de la pédagogie.

Goethe pense qu'avant tout la pédagogie doit avoir pour ressort l'intérêt, il faut que le pédagogue sache intéresser. Un maître qui sait éveiller le sentiment de ses élèves pour une seule bonne action, pour un seul beau poème, fait plus que celui qui transmet toute une liste d'objets avec leurs noms. Il sera facile de s'appuyer sur la curiosité naturelle de l'enfant, son désir d'apprendre, de connaître, de comprendre (comme le souhaitait déjà Fénelon). Mais il faudra, bien entendu, que l'éducateur soit à même de satisfaire aux demandes de son élève. Ses débuts en pédagogie active transforment Wilhelm. Il voit la nature avec un oeil nouveau car il découvre

devant la curiosité et les questions posées par l'enfant qu'il ne s'est que médiocrement intéressé jusque là au monde extérieur et que ses connaissances sont limitées voire bornées. Wilhelm s'aperçoit qu'il doit s'instruire, que sa propre éducation est à parfaire, voire à reprendre complètement s'il veut devenir apte à enseigner réellement.

Poussé par sa curiosité, l'enfant observe le monde extérieur. Mais il ne se contente pas d'observer, il désire connaître les choses par leur nom et par là les diversifier. Nous croyons entendre Rousseau au IIIè Livre de l'Emile : "Transformons nos sensations en idées, mais ne sautons pas tout d'un coup des objets sensibles aux objets intellectuels, c'est par les premiers que nous devons arriver aux autres. Dans les premières opérations de l'esprit, que les sens soient toujours ses guides... Rendez votre élève attentif aux phénomènes de la nature, bientôt vous le rendrez curieux (p. 187).

La pédagogie utilisera cette soif de connaître, ce désir de progresser pour orienter l'enfant vers une activité conforme à ses dispositions propres. Goethe qui n'écrit pas un traité ordonné de pédagogie théorique et pratique peut se permettre de revenir à plusieurs reprises sur des notions qui lui paraissent essentielles et qu'il fait reprendre sous diverses formes par différents personnages de son roman. Il insiste volontiers sur cette idée, pour lui fondamentale, que l'éducation se bornera à déceler et à développer des prédispositions congénitales sans pouvoir les modifier. Ainsi, pense l'Abbé, interprète de Goethe et Nathalie, porte parole indirect de l'Abbé, qui déclare : "il était convaincu ... que l'éducation ne doit s'en référer qu'aux penchants ... il prétendait que chez l'homme le principe premier et dernier c'est l'activité et que l'on ne peut rien faire si l'on n'a pas les dispositions, l'instinct qui nous y pousse. On accorde, disait-il souvent, que l'on naît poète ou on accorde autant à tous les arts parce qu'il le faut et que ces productions de la nature humaine ne semblent guère pouvoir être contrefaites, mais à y regarder

de près, même nos moindres facultés, naissent avec nous, il n'existe pas de faculté indéterminée. Si l'homme est indécis toute la faute en est à notre éducation équivoque, dispersée, elle éveille les désirs au lieu d'animer des instincts et, au lieu de contribuer à l'épanouissement des véritables dispositions, elle dirige les élans vers des objets qui, souvent, ne concordent pas avec la nature qui y tend. J'aime mieux l'enfant ou le jeune homme qui s'égare sur sa propre route que d'autres qui marchent droit dans une vie qui n'est point la leur. Si les premiers, soit d'eux-mêmes, soit par les soins d'un guide, retrouvent le bon chemin, c'est-à-dire celui qui est conforme à leur nature, ils ne le quitteront plus, tandis que les seconds sont à chaque instant tentés de secouer le joug étranger et de s'abandonner à une liberté que rien ne conditionne (Lehrj. VIII ; 3). Une telle conception peut nous paraître étrangement déterministe, voire fataliste, puisqu'on ne peut rien obtenir de valable en éducation si on ne s'appuie pour les développer sur des qualités innées voire des instincts. Ce respect fondamental des dispositions propres à chaque enfant limite étroitement le champ laissé à l'éducateur qui ne serait guère autre chose qu'un tuteur, apportant son aide à un sujet prédéterminé.

Cette éducation qui suit les données du caractère propre de chaque enfant n'a pour objet que de l'aider à découvrir sa vraie voie, la voie où il épanouira ses dispositions. Conception pédagogique séduisante, mais qui n'est pas sans dangers et Goethe en a parfaitement conscience : Une trop grande liberté accordée aux penchants pourrait conduire à une éducation anarchique, le sujet livré à ses penchants instinctifs renoncerait à dominer sa propre nature, sa volonté s'affaiblirait et il ne saurait plus être question d'une réelle maîtrise de soi. Or, celle-ci demeure indispensable.

En face de cette conception un peu trop libérale, Goethe par la bouche de Nathalie, expose un point de vue plus adapté aux élèves, si le premier pouvait à la rigueur convenir à des adultes. A Wilhelm qui lui demande si elle conseille de

laisser l'enfant chercher et s'égarer, commettre des bévues, atteindre heureusement le but ou se perdre misérablement dans l'erreur, elle répond qu'on ne saurait agir avec cette désinvolture vis à vis d'une créature humaine et que tels ne sont pas ses principes pédagogiques. Il n'est pas question de laisser la bride sur le coup à l'enfant en lui permettant, sous prétexte de favoriser la recherche de sa vraie voie, d'essayer n'importe quoi et de courir des risques. Il faut se porter au secours au moment du danger et intervenir en donnant les conseils voulus, au moment où on pourra en tirer profit. La vie a ses exigences et certaines lois s'imposent, il faudra que l'élève en prenne conscience. Nathalie n'hésite pas à aller beaucoup plus loin dans cette voie et finit par déclarer qu'il vaut mieux se tromper selon les règles (nach Regeln zu irren Lehr. VIII, 3) que de se laisser errer et s'égarer selon le bon plaisir de notre nature. L'homme a besoin de règles : "Il me semble qu'il reste toujours dans le caractère des hommes un vide qui ne peut être comblé que par une loi bien définie (ein entschieden ausgesprochenes Gesetz (VIII, 3).

De telles affirmations nous éloignent radicalement de toute soumission à la nature propre de l'élève. On n'ira certes pas contre celle-ci - ce serait d'ailleurs vainement - mais on la canalisera, on la conduira à respecter certaines règles, à les assimiler pour en faire presque une seconde nature qui aidera la première à s'épanouir, selon ses dons innés mais dans un ordre général, de valeur universelle.

Nous voici bien éloignés de la conception que le Sturm und Drang se faisait de la formation d'un homme. Goethe a évolué, il rejette désormais toute éducation anarchique et met au premier plan l'utilité des règles et des lois en pédagogie. Toutefois, nous n'obtenons de Nathalie aucune précision sur l'application pratique de ses conceptions et sur les méthodes à employer, Goethe remettant "à une autre occasion" le récit détaillé de cette méthode.

En réalité, Goethe ne prend nettement parti ni pour Nathalie, ni pour l'Abbé dont les systèmes pédagogiques sont difficilement conciliables, voire aussi contradictoires que dirigismes et libéralismes en économie. En effet l'Abbé allait presque jusqu'à conseiller l'erreur comme méthode de progression, il laissait son disciple aller jusqu'au bout de la fausse route, dans laquelle il s'était engagé, persuadé que toute erreur apporte un profit, un résultat positif et favorable à l'individu. Nathalie, elle, se déclare en faveur de la solution nettement plus prudente de l'intervention immédiate.

La formation personnelle de Wilhelm au cours de ses Années d'Apprentissage semble avoir été plutôt conduite selon les principes de l'Abbé, selon des règles contraires aux idées pédagogiques exprimées par Nathalie. Cette formation, en effet, est le résultat de plusieurs erreurs et avant tout d'une erreur fondamentale : la fausse appréciation de ses propres possibilités. Or, Wilhelm a persévéré assez longtemps dans ces erreurs, bien que guidé à son insu certes, mais de très près et orienté directement par la Société de la Tour.

Il ne semble pas y avoir unité de vue dans cette société pédagogique occulte . La position de l'Abbé représente un extrême et Jarno ne s'y rallie pas, bien qu'il soit lui aussi membre directeur de cette association. Jarno est plus proche de Nathalie que de l'Abbé. Il déclare loyalement d'ailleurs qu'il aurait été un fort mauvais pédagogue ne pouvant tolérer de voir des gens faire des essais maladroits, ne pouvant s'empêcher de prévenir aussitôt celui qui s'égare, serait-il somnambule en danger de se rompre l'échine. Il reconnaît que c'est là son éternel sujet de dispute avec l'Abbé qui prétend qu'il faut laisser l'erreur se guérir par l'erreur.
Ces conceptions opposées, longuement exposées, ne montrent-elles pas que la position de Goethe n'était pas encore clairement établie, et qu'il hésitait entre deux routes, s'arrêtant à la croisée des chemins pour essayer de faire le point, séduit également par les avantages présentés par les deux systèmes.

La formation de Wilhelm et celle de Félix ne se situent pas au même niveau. Il s'agit pour le père, d'une formation

entreprise à l'âge adulte. Nous savons fort peu de choses sur l'éducation qu'il a reçue enfant et jeune homme. Nous apprenons seulement qu'il vivait dans un milieu aisé et ouvert. Félix, lui, est encore très jeune lorsque son père le recueille, sans savoir d'ailleurs au début qu'il est son fils. Seule donc l'éducation de Félix relève de la pédagogie au sens propre, etymologique.

Le but que Wilhelm se proposait d'atteindre au début des Années d'Apprentissage est bien différent de ce que l'on est en droit d'attendre de la formation d'un enfant. Wilhelm est déjà un homme formé. Il se propose avant tout de développer la totalité des facultés qu'à tort ou à raison il s'imagine posséder, et cela sans rechercher directement une action pratique, sans vouloir jouer un rôle social, se bornant à rechercher l'épanouissement de sa personnalité. Ce point de vue évolue peu à peu tant au contact des réalités de la vie, que sous l'influence bénéfique de certains membres de la Société de la Tour. Aussi lorsqu'il est conduit par Nathalie au tombeau de l'Oncle, peut-il lire sur un rouleau qu'une statue tient en sa main "Souviens-toi de vivre" "Gedenke zu leben"VII; 5. On ne vit pas réellement dans l'isolement de l'égocentrisme. Progressivement Wilhelm sera amené à prendre en considération, l'utilité, l'action, comme le lui conseille sa lettre d'apprentissage : "L'enseignement de l'Artiste authentique ouvre l'esprit car là où les mots refusent, l'action parle"(Années d'Ap. VII; 9 ; 496). Ce rôle primordial de l'Action, Faust le tirait déjà de la Bible en traduisant "das Wort" par "die Tat", le "Verbe" par "l'Action" et dans la seconde partie, Faust sera sauvé par son action sociale, son rôle bienfaiteur envers les Hommes.

Rousseau déjà soulignait le primat de la Vie sur la connaissance. "Vivre est le métier que je veux lui apprendre". Mais il se proposait d'abord de donner à Emile avant tout une formation polyvalente, le mettant dans un état de disponibilité, lui faisant acquérir une ouverture sur toutes les professions. "En sortant de mes mains, il ne sera, j'en conviens, ni magistrat, ni soldat, ni prêtre, il sera premièrement homme" (Emile livre I, p. 12).

Cette éducation utilitaire vers laquelle Goethe conduit peu à peu Wilhelm et qu'il fera donner à Félix directement sans lui accorder une réelle formation générale préalable (dont Wilhelm a profité), représente t-elle réellement l'idéal à atteindre ?... Goethe reconnaît qu'elle ne serait que partielle si elle se limitait à l'utile et qu'il serait regrettable de ne développer en l'homme que ce qui peut présenter une valeur sur le plan de la société. Une formation réussie est une synthèse sinon elle est parcellaire. Si l'un ne cultive que le beau et l'autre que l'utile, ils ne font un homme complet que eux deux (Lehjr. WIII; 5; 552). "Wenn einer nur das Schöne, der andere nur das Nützliche befördert, so machen beide zusammen erst einen Menschen aus." Il y aura donc lieu de veiller à ce que l'éducation esthétique ne soit pas négligée car l'utile se développe de lui-même , la foule le dégage, et on ne peut s'en passer, le beau par contre doit être encouragé car peu d'hommes le créent et tous en ont besoin (Lehrj. VIII; 5; 552). Il y aura lieu de revenir sur cet aspect esthétique du travail, l'Homme doit produire, être utile aux autres, mais, et par là il répond à sa mission d'être humain, différent de l'animal, il aura conscience de sa valeur, de son insertion dans le monde et même dans le cosmos, son oeuvre aura un aspect symbolique, le reliant au Tout de l'Univers.

L'importance des Années d'Apprentissage, sur le plan pédagogique est double : Nous trouvons d'un côté un "roman d'éducation", un Bildungsroman, et parallèlement un véritable recueil de pensées pédagogiques, de discussions, de théories plus ou moins élaborées, parfois contradictoires sur l'art d'éduquer. La mode était certes à ce genre littéraire. Mais parmi les "Romand d'éducation", Wilhelm Meister a droit à une place particulière. Dans l' Agathon de Wieland, Henri le Vert de Gottfried Keller, ou Henri d'Oftendingen de Novalis le héros se formait au contact de la nature et de la société, en face de laquelle il était seul, développant son génie naturel, au cours de multiples expériences qui le révèlaient progressivement à lui-même. C'est à la formation d'un auto-didacte que ces auteurs nous faisaient assister. Au contraire, Wilhelm Meister fait

partie sans le savoir d'un ensemble de disciples pris en mains par un groupe de pédagogues, de sociologues et de politiques. Il est à l'intérieur d'un système pédagogique solide qui "télécommande", si l'on peut dire, son éducation. La part laissée au hasard, et au libre arbitre du héros est limitée, presque supprimée lorsqu'il s'agit d'une nature faible, influençable comme celle de Wilhelm, même si certains membres de l'Association célèbrent les vertus du libéralisme en pédagogie.

On a pu rechercher avec soin la part d'autobiographie contenue dans les Années d'Apprentissage. Le héros du roman s'éduque, se forme lentement en parcourant le pays, en côtoyant des représentants des différentes couches de la société principalement d'ailleurs des comédiens et des aristocrates, le cercle de ses relations s'élargit sensiblement au cours des Années de Voyage . Goethe, en grande partie auto-didacte comme nous l'avons vu, avait, lui aussi, enrichi sa personnalité par la fréquentation des hommes les plus éminents de son époque. Mais cette formation personnelle n'est pas le modèle qu'il propose pour son héros car les conditions ne sont pas les mêmes : Goethe était guidé par son génie propre, alors que Wilhelm Meister n'a pas de génie, et fort peu de volonté. Aussi lui faut-il des précepteurs, des anges gardiens. Il sera observé, suivi, conseillé par cette association pédagogique à but humanitaire, la Société de la Tour, société secrète qui mérite une attention toute particulière, puisque, dans la pensée de Goethe elle a la charge d'éduquer, de former des adultes sélectionnés, une élite qui à son tour recevra des responsabilités sociales. C'est parmi ses membres que se recruteront les chefs, les guides du peuple. Ce n'est que tardivement que Wilhelm est initié aux secrets de cette confrérie, et il ne semble pas destiné à atteindre dans son sein un grade élevé.

C'est à cette association que Jarno faisait allusion lorsqu'il indiquait à Wilhelm que l'homme parcourait plusieurs étapes : commençant normalement par compter sur lui-même, il s'efforçait d'acquérir des avantages, mais son éducation, après un certain degré de développement, devait lui apprendre à vivre

pour d'autres, à s'oublier lui-même, à agir par devoir pour autrui et cette action d'ailleurs, le révèlera à lui-même. Wilhelm semble avoir atteint ce niveau de formation puisque Jarno reconnaît que les membres de la Société de la Tour peuvent maintenant le considérer comme l'un des leurs et qu'il serait injuste désormais de ne pas l'initier davantage à leurs secrets. (Lehrj. VII; 9; 493). Wilhelm Meister va donc apprendre enfin qu'il a été en une certaine mesure le jouet d'une association occulte heureusement bénéfique. S'il avait eu un caractère mieux trempé et plus viril, cette révélation du rôle assez pâle de marionnette qu'on lui a fait jouer à son insu, aurait pu le vexer profondément. Mais ce n'est pas le cas, Wilhelm est une nature soumise et il apprend sans émotion qu'un petit monde qu'il ignorait n'avait cessé d'agir derrière lui, connaissant particulièrement bien son caractère, ses relations, au fond le connaissait mieux que lui-même ne se connaissait.

Le lecteur ne manque pas d'être surpris par l'aspect mystérieux de cette étrange révélation. Wilhelm va être "initié" dans un décor propre à frapper son imagination et dont nous aurons bientôt l'explication : Il est invité à se tenir prêt pour le lendemain avant le lever du soleil. Goethe nous décrit avec beaucoup de soin les phases de cette initiation où les effets sont gradués avec soin pour augmenter la tension nerveuse du futur initié. Jarno fait traverser à Wilhelm des pièces inconnues, le conduit devant une grande porte chargée de ferrures. Cette porte ne fait que s'entrouvrir pour ne laisser passer qu'un seul homme. Wilhelm entre donc seul, dans un local exigu et sombre. Dès qu'il veut avancer d'un pas, il est obligé de reculer, une voix se fait entendre et lui ordonne d'entrer, il pénètre alors dans une pièce dont les parois sont en tapisserie; puis il arrive dans une ancienne chapelle où à la place de l'autel se trouve une grande table posée sur quelques degrés et tendue d'un tapis vert ; au-dessus de cette table-autel, un rideau tiré semble dissimuler un tableau ; sur les côtés sont disposées des armoires d'un beau travail, fermées par de fins treillis de fil de fer, comme on en voit dans les bibliothèques, seulement au lieu de livres elles contenaient des rouleaux (VII; 9;). Nous apprendrons plus tard que ces rouleaux relatent

les confessions d'autres initiés qui ont décrit leurs expériences personnelles. La voix se fait entendre à nouveau, ordonnant à Wilhelm de s'asseoir, il constate alors qu'il n'y a qu'un seul fauteuil et qu'il est fixé au sol et disposé de telle manière que le soleil du matin aveugle celui qui l'occupe. Un personnage apparaît enfin et demande curieusement à Wilhelm s'il serait désireux de savoir où se trouve la collection de tableaux de son grand-père. Un nouveau personnage vient parler du rôle bienfaisant de l'erreur, chaque personnage apparaissant après un lever de rideau et disparaissant lorsque le rideau retombe. Puis un officier vient conseiller à Wilhelm d'apprendre à connaître les hommes en qui l'on peut avoir confiance. Wilhelm se demande alors pourquoi, ces hommes qui s'intéressaient à lui, et connaissaient sa vie et savaient ce qu'il devait en faire, ne se sont pas montrés des guides plus sévères, pourquoi ont-ils favorisé ses jeux au lieu de l'en détourner. La voix lui ordonne de ne pas discuter, d'admettre qu'il est sauvé et que nul sort plus heureux que celui qui l'attend ne peut être accordé à un homme. Nouvelle chute de rideau et le roi de Danemark apparaît armé de pied en cap et déclare être le spectre du père de Wilhelm, lui aussi est satisfait car les voeux qu'il formait pour son fils sont comblés au-delà même de ce qu'il désirait... Wilhelm est bouleversé, ce qui ne saurait surprendre le lecteur. Enfin, apparaît l'Abbé, ami rassurant après cette étrange et terrifiante apparition, il remet à Wilhelm sa "Lettre d'Apprentissage" et lui montre les différents rouleaux supportés par des étagères et qui sont les "Années d'Apprentissage" des différents personnages de la Société de la Tour, société dont il fait maintenant partie. Autorisé à poser une question à son sage Mentor, Wilhelm demande si Félix est réellement son fils et obtient une réponse affirmative.

On peut se demander pourquoi Goethe a imaginé une telle mise en scène pour remettre à Wilhelm, un recueil de préceptes assez généraux écrits dans une langue symbolique. L'aspect théâtral et mystérieux de cette initiation, qui introduit Wilhelm dans la Société de la Tour ne peut s'expliquer que par l'influence de la franc-maçonnerie sur la pensée de Goethe à cette époque. Nous retrouvons ce même décor à la fois symbolique et maçonnique dans la description des funérailles de Mignon.

J.B. Neveux dans son article sur Wilhelm Meister et la Franç Maçonnerie Pédagogique (Revue de la Méditerranée n° 5 - Tome 7 - Septembre - Octobre 1949) écrit : "Le XVIIIè siècle finissant et les premières années du XIXème siècle eurent deux marottes, les sociétés secrètes et la pédagogie. Il semble bien que Wilhelm Meister fasse l'union de ces deux penchants". Au milieu du XVIIIè siècle, la franc maçonnerie avait connu un nouvel épanouissement, et les différentes sectes avaient en commun le désir de recruter des adeptes et de les éduquer pour réaliser leur bonheur.

L'époque était donc riche en sociétés secrètes. Les loges maçonniques étaient alors puissantes tant sur le plan matériel que philosophique. Il était très à la mode d'être maçon, bien que les loges aient été extrêmement aristocratiques dans leur recrutement. Frédéric le Grand, Frédéric Guillaume II sont des maçons, Louis XVI en France, ainsi que ses deux frères le Comte de Provence et le Comte d'Artois (initiés en 1775). En 1787, la Prusse compte 304 loges et le reste de l'Allemagne 719. En dehors des aristocrates de haut rang, les Loges comptent également de nombreux écrivains : Herder, initié en 1768, Lessing en 1771, (auteur de "Nathan Le Sage"), Wieland (initié à 76 ans en 1809 !), Klopstock, Fichte et Klinger. Rappelons pour mémoire que Mozart était franc maçon (initié en 1784 à la loge "Bienfaisance" "Zur Wohltätigkeit") et que sa Flûte Enchantée met en scène des traditions maçonniques, ce qui d'ailleurs rend certains passages incompréhensibles aux non initiés. Goethe écrivait à ce propos (faisant jouer cet opéra à Weimar en 1794 sur un livret remanié par son beau-frère Vulpus) qu'il suffirait que la foule prenne plaisir à la vision du spectacle et qu'aux initiés n'échapperait pas dans le même temps sa haute signification (La Flûte enchantée. Opéra Maçonnique de Jacques Chailley - Edition d'Aujourd'hui p. 13). "Et l'enthousiasme de Goethe pour la Flûte Enchantée tenait, sans doute plus encore qu'à son amour de la musique, à la valeur initiatique qu'il reconnaissait au livret (p. 53).

Mais , à l'intérieur de la Franc-maçonnerie de multiples chapelles se combattent et s'excommunient.

En 1771, un professeur de droit de l'Université d'Ingolstadt, Adam Weishaupt fondait l'Ordre des "Illuminés de Bavière". Certes au départ et dans son principe cet ordre était assez éloigné du vrai courant maçonnique. Il se présentait avant tout sous le double aspect d'une ligne anticléricale (contre les Jésuites) et d'un institut d'enseignement et d'éducation civique (cf. Roland Guy - Goethe Franc Maçon 1973). Les statuts de cette loge en faisaient une sorte d'Université avec facultés, bibliothèques et laboratoire. Elle groupait entre autres membres éminents le pédagogue Camps, l'éditeur Nicolaï, Dalberg Chancelie de la Confédération du Rhin.

Les "Illuminés" se proposaient de dégager et de guider une élite, but nettement pédagogique que nous retrouvons dans la Société de la Tour. Les loges de Weimar étaient rattachées aux Illuminés. Goethe avait plus de 30 ans lorsqu'il sollicita son admission à la loge "Anna Amalia aux Trois Roses" de Weimar (sa demande Aufnahmegesuch est du 13 février 1780), dans l'intention, déclare-t-il, de pouvoir entrer en relation plus étroite avec des personnes qu'il avait appris à estimer.

En réalité, Goethe avait cotoyé l'Ordre Maçonnique beaucoup plus tôt. A Leipzig, il fréquentait Lavater, vénérable de la loge zurichoise. Il avait même à Francfort sollicité en 1764 son admission à la loge Arkadische Gesellschaft Philandria (fondée en 1739) et avait essuyé un refus. A Wetzlar en 1772 il fréquentait la "Société des Chevaliers" (ou "Ordre de Passage" appelée à devenir une loge.

La loge Amalia fondée en 1764 pour le 25è anniversaire de la duchesse avait alors pour Vénérable le Conseiller secret Von Fritsch, devenu depuis 1772 Président du Conseil Secret de Weimar. Le 25 juin 1780, Goethe fut admis à "frapper à la porte du Temple " et devint compagnon l'année suivante. En 1782, le Duc, ami de Goethe, est initié à son tour et cette même année Goethe devient "Maître". A cette occasion, von Fritsch déclarait dans son discours que la loge avait pour but "l'intérêt général

et bienfaisant" et pour objet que "notre propre perfectionnement moral nous rende plus utiles et plus bienfaisants pour nous-mêmes et pour le bien général". Nous retrouvons presque mot pour mot ces expressions, ce vocabulaire dans la bouche des membres de la "Société de La Tour".

Goethe n'avait cessé, et il le proclame dans Wilhelm Meister et dans Poésie et Vérité d'admirer, de jalouser même la noblesse. Il fut anobli lui-même en 1782, année où la loge Amalia ralliait l'Ordre de la "Stricte Obédiance" qui se voulait aristocratique, conservateur et loyaliste. Fait baron, Goethe se constitua un blason où il fit figurer l'étoile du matin.

Nous découvrons dans la Société de La Tour des règles de conduite fort voisines de celles qui sont en vigueur chez les Illuminés : obligation pour les chefs de garder leur état-civil secret, de demeurer dans l'ombre, embrigadement des individus, caractère perfectibiliste de l'Association, ambition de créer un gouvernement universel de la morale, aspect humanitariste, sentimental et cosmopolitisme.

Certains aspects de la loge devaient plaire modérément à Goethe : combat contre l'absolutisme, contre les privilèges de la naissance, attitude anticléricale. De là vient peut-être la relative brièveté de son passage à la loge.

A partir de 1785, en effet, l'attitude du poète envers la franc-maçonnerie se modifie et passe par des alternances d'attirance et de méfiance. Il aime certes dans les mystères maçonniques le symbolisme secret dont la Vérité s'entoure pour mieux inspirer le respect (nous en trouvons de nombreux exemples dans le Wilhelm Meister et le Conte du Serpent) mais il redoute l'ésotérisme trop facile et l'occultisme artificiel. Après 1786, il s'oriente davantage vers une conception plus philanthropique, plus centrée sur les contacts sociaux de la Franc-Maçonnerie.

Si l'on note que Goethe abandonna la Mission Théâtrale de Wilhelm Meister à l'époque où il devint "Illuminé" il est possible de voir dans les Années d'Apprentissage l'oeuvre d'un franc maçon pédagogue. Cette recherche de l'élite qui est le but de la Société de La Tour est conforme aux plans de Weishaupt. Il n'est pas question chez lui, ni chez Goethe d'une éducation de masse. Si plus tard, dans les Années de Voyage, le peuple finit par apparaître, il n'est pas soumis à une réelle éducation comme les membres de cette nouvelle aristocratie destinée à l'encadrer. Pédagogie donc pour société oligarchique, pédagogie centrée sur la formation des cadres. Goethe, par cette conception, n'était pas original, mais dans le droit fil de la pensée pédagogique générale de son temps. La plupart des systèmes d'éducation d'alors, même celui de Pestalozzi ne s'adressaient qu'à une minorité d'élus. Il n'était pas question de créer une éducation populaire généralisée et le baron de Knigge, membre de la loge de Weishaupt écrivait : "Ne pas donner une culture et des lumières exagérées aux gens qui sont destinés à vivre dans une classe inférieure, ne pas leur inspirer par là le dégoût de leur état, cela leur rendrait amer le travail faire plutôt en sorte qu'ils soient satisfaits de leur situation et se rendent utiles à notre milieu." (Neveux, W.Mesiter et la Franc Maçonnerie)

Bien que les Universités allemandes aient été nombreuses et florissantes en Allemagne au 18è siècle, Goethe n'en fait pas mention, dans le Wilhelm Meister et les critique ouvertement dans son Faust. Weishaupt faisait de son ordre une sorte d'Université parallèle, de même que Goethe, dans les Années de Voyage créera une sorte de collège installé dans une Province Pédagogique, mais d'un niveau bien inférieur.

De même que les adeptes des "Illuminés" n'étaient initiés que progressivement en s'élevant dans les degrés maçonniques, Wilhelm n'acquiert que par paliers le droit de connaître la Société de la Tour et d'en faire partie. Après ces Années d'Apprentissage (et déjà au cours de celles-ci) Wilhelm va voyager pour accumuler les "expériences" comme les "Compagnons" avant de devenir "Maîtres". Les différents membres de la Société de La Tour ont eux aussi voyagé et rédigé leurs Mémoires comme devait le faire tout candidat "Illuminé". Goethe s'est donc

inspiré directement, dans son roman, des rites franc-maçons, parfois même jusque dans les détails (l'initiation de Wilhelm en particulier). Jarno explique à Wilhelm les origines de la Société de la Tour et ses intentions éducatives dans le cadre d'une organisation mystique à caractère maçonnique.

Goethe prenait-il très au sérieux cet aspect mystérieux de la Société de La Tour? On peut en douter car Jarno, souvent son porte parole, déclare à Wilhelm que tout ce qu'il a vu dans la Tour n'est au fond que les restes d'une entreprise de jeunes gens, et que si au début la plupart d'entr'eux la prenaient très au sérieux, ils en rient maintenant. Il explique à Goethe comment est née la Société de la Tour. Mais ses explications demeurent ambigues. Elle aurait été une invention de l'Abbé désireux de former la jeunesse en s'appuyant sur le goût des adolescents pour le mystère, les cérémonies et les grands mots. Le goût n'est pas à réfreiner car il est le signe d'une certaine profondeur de caractère. Le jeune homme croit découvrir un monde à travers les mystères. Mais Jarno ajoute que l'Abbé aimait agir ainsi car il avait appartenu jadis à une société qui avait exercé en secret une grande influence. C'est donc à la fois pour répondre à un besoin de la jeunesse et parce qu'il était vraisemblablement un Illuminé que l'Abbé aurait créé cette Société de la Tour. Peut-on en conclure que Goethe souhaitait une formation appuyée sur des principes maçonniques ? Nous aurons à revenir sur ce point.

Les Années d'Apprentissage sont donc un roman d'éducation, un "Erziehungsroman fortement teinté de franc-maçonnerie mais qui contient, nous l'avons vu, de nombreux aperçus psychopédagogiques témoignant de l'intérêt porté par Goethe aux problèmes de l'éducation des enfants en même temps qu'à ceux de la formation des adultes. Disciple de Rousseau, il insiste sur la recherche des dispositions innées de l'enfant,

seule base sur laquelle une solide éducation puisse être construite, il utilise judicieusement la psychologie enfantine pour éveiller l'intérêt, note les défauts et les qualités propres au jeune âge, curiosité, gourmandise, goût du merveilleux, du déguisement, ingéniosité, mais aussi manque d'esprit de suite.

Il se penche également sur le problème de l'éducation des filles en tenant compte du rôle qui revient à la femme dans la société moderne. Cette question mérite une étude particulière car Goethe l'a traitée de plus près dans les Affinités Electives. C'est à l'occasion de l'étude de ce roman que nous examinerons son point de vue.

Toutes ces considérations pédagogiques semblent présenter un intérêt évident mais le vrai problème, la question fondamentale est de décider si l'individu sera seul maître de sa formation ou si, membre d'une société localisée dans l'espace ou dans le temps, il ne doit pas être guidé pour s'intégrer le mieux possible à son milieu. Une Auto éducation certes mais libre de toute directive, ou dirigée par une autorité supérieure et compétente ? Goethe tranche sans appel en faveur de cette dernière solution. Il peut paraître ne pas prendre parti nettement entre la position de l'Abbé partisan de laisser le disciple aller jusqu'au bout de son erreur et celle de Nathalie et de Jarno, conseillant d'intervenir aussi rapidement que possible pour remettre le sujet sur le droit chemin. Mais dans les deux cas, la conduite de l'individu à former est suivie, supervisée et toujours orientée, sans qu'il en ait conscience. Goethe, certes, ne va pas jusqu'à conseiller le "truquage" des expériences que Rousseau conseille au précepteur d'utiliser. Wilhelm n'en reste pas moins entouré d'éducateurs invisibles et guidé par des fils cachés, qui font de lui une sorte de marionnette. Si la ligne pédagogique exposée dans le Roman demeure parfois assez floue, cela provient du fait que, entre la version originale de la Mission théâtrale et la version définitive des Années de Voyage, le centre de gravité de

l'oeuvre s'est déplacé, passant d'une formation, prétendue idéale par le théâtre, à une notion de culture générale équilibrée et soucieuse, déjà, d'une certaine utilité sociale. Goethe s'est progressivement éloigné de la conception du Sturm und Drang. A la fin des Années d'Apprentissage, nous remarquons nettement combien Goethe unit à une reconnaissance des droits de l'individualité, le devoir de s'intégrer à la Société. Dans les Années de Voyage, ce point de vue sera développé. (A. Herkommen cit. p. 65).

Le héros Wilhelm doit se former au contact des différentes couches sociales. Il renonce au théâtre incapable de le conduire vers cet Humanisme harmonieux prôné par Schiller, car la scène vit d'apparences. Wilhelm rencontre, après le monde de la bohème une bourgeoisie nullement étriquée par le sens du profit. Cette classe sociale rejoindra l'aristocrate pour former la nouvelle élite. Ces fructueux contacts ont amené Wilhelm a dégager sa propre personnalité, à mieux prendre conscience de ses qualités réelles, de ses possibilités à dépasser le leurre d'une fausse vocation. Tous les aspects de la Société du dix huitième siècle contribuent à l'éduquer. Or, à cette époque, la Franc Maçonnerie représentait un mouvement dont les idées ralliaient dans une proportion à peine concevable tout ce que l'Europe comptait d'intelligences et de générosité. (La Flûte Enchantée (P.V. cit. p. 62). Il était donc normal que Goethe, franc-maçon lui-même, fasse éduquer son héros par les représentants d'une loge.

Dans les Années d'Apprentissage apparaît déjà l'intention (confirmée au cours des "Années de Voyage") de donner pour but à l'éducation de l'individu la formation de membres utilisables d'une communauté ordonnée d'après les lois de la nature et de l'Humanité. Au-dessus de l'éducation par l'erreur règne l'éducation par la loi. La Société de La Tour et son rôle pédagogique démontrent le peu de confiance accordée par Goethe à la formation d'autodidacte, bien qu'elle ait été en grande partie la sienne. Par là il rejoint Platon qui voulait confier la Direction de l'Etat aux philosophes, à des intelligences souveraines, dominant les problèmes et désintéressées. Ces directeurs de conscience ou plutôt ces "maîtres ès éducation", de la Société

de La Tour, utilisent la société pour façonner le disciple, en développant chez lui la réflexion, la clairvoyance, la volonté. Il est malgré tout regrettable que cette action, au début tout au moins, ne réclame pas l'adhésion de l'intéressée mais oeuvre à son insu. Il s'agit encore certes d'une culture générale, bien que les membres de la Société ne soient pas de ces génies polyvalents dont rêvait le jeune Wilhelm, épanouissant leur personnalité dans toutes les directions. Un seul homme ne pouvant avoir toutes les capacités de l'Humanité, chacun devra réaliser sa propre forme mais en tenant compte de ses limites, de ses capacités particulières et dans le sens de l'utilité générale. Dans les Années d'Apprentissage, il n'est pas encore fait mention de la nécessité d'une spécialisation, la conception "XVIIIè siècle" de la culture domine toujours et par l'éducation le développement de la personnalité reste le but à atteindre bien que la notion d'intérêt commun conduise nécessairement à la spécialisation de chacun.

Avec les Années de Voyage, l'optique va changer radicalement. L'éducation ne sera plus un moyen de culture pour l'individu, elle devient le but même de l'ouvrage, et le sujet à éduquer ne sera plus qu'un moyen de présenter des principes pédagogiques. La profession à exercer après une préparation spécialisée deviendra la préoccupation centrale. Dans ce nouvel idéal pédagogique, l'intégration de l'individu dans l'ensemble harmonieux de la société se fera par la connaissance d'une spécialité et l'exercice d'une activité sociale devient l'objectif unique. La pédagogie doit conduire l'homme à un rôle actif, productif, utile. Schiller voyait dans les Années de Voyage une "apologie de l'action". (Eine Apologie des Handelns).